

LE MOUVEMENT VERS LA VIE

Une lecture de Jan Patočka

Nathalie FROGNEUX

Université catholique de Louvain

Il est possible de lire un retournement de l'être pour la mort en être vers la vie chez certains disciples de Heidegger qui revendiquent pourtant son importance et son influence sur leur propre œuvre, même s'ils n'hésitent pas à s'en démarquer. Nous pensons en particulier à Hannah Arendt avec le concept de natalité (*Geburtigkeit*), Hans Jonas avec sa biologie philosophique et la préfiguration de la liberté humaine dans les formes les plus simples et primitives du vivant dès l'amibe (métabolisme, *Stoffwechsel*), à Paul Ricoeur qui écrit son texte « vivant jusqu'à la mort », mais aussi à Jan Patočka. Quatre disciples donc, deux Allemands, un Français et un Tchèque, quatre retournements du *Sein zum Tode* heideggérien à des degrés et des égards divers qui mériteraient d'être explorés séparément.

Nous nous limiterons ici à aborder plus particulièrement la question de l'être-vers-la-vie à partir du philosophe tchèque Jan Patočka (1907-1977)¹ qui fut l'étudiant de Husserl et de Heidegger et dont la phénoménologie se situe dans une reprise en tension entre ces deux penseurs. Il faudrait d'em-

¹ De nombreux ouvrages sont parus en traduction française, puisque nous avons la chance d'avoir une excellente traductrice du tchèque, Erika Abrams, mais un ouvrage de Patočka a également été traduit en japonais par ISHIKAWA Tatsuo 石川達夫 : les *Essais hérétiques*, un ouvrage politique sur la philosophie de l'histoire (*Rekishi tetsugaku ni tsuite no itan-teki ronkō* 歴史哲学についての異端的論考), Tokyo, Misuzu shobō みすず書房, 2007. Un chapitre de cet ouvrage traduit par Kikuchi Keisuke 菊池恵介 était déjà paru dans la revue *Gendai shisō* 現代思想 (Pensée moderne) en 1993. Malheureusement, les sources principales pour le thème qui nous occupe ne se trouvent pas dans cet ouvrage.

blée ajouter que sa pensée se situe aussi dans une tension particulièrement équilibrée entre Platon et Aristote, auxquels il a respectivement consacré deux ouvrages majeurs².

La question du renversement de l'être-vers-la-mort en être-vers-la-vie se pose certainement dans sa pensée même si, à ma connaissance, l'expression n'apparaît pas comme telle dans ses textes et même si de nombreux textes peuvent laisser entrevoir une réelle fidélité au *Sein zum Tode* heideggérien. Pour être plus précis, il faudrait ajouter que Patočka défend une pensée qui peut être accentuée soit dans le sens de l'être-vers-la-mort, lorsqu'il reste fidèle à Heidegger, que comme être-vers-la-vie, lorsqu'il accentue une certaine compréhension des trois mouvements de l'existence comme constitutifs de la vie humaine. Pour défendre cette deuxième lecture qui est ici la nôtre, il nous faudra aborder la question de la polysémie du terme de vie dans la pensée de Patočka, sans que nous puissions toutefois prétendre à un relevé exhaustif des sens qu'elle prend sous sa plume.

Notre propos se déroulera en quatre temps :

– *Distinction de la vie humaine et de la vie biologique, celle-ci pouvant être comprise d'une part au sens de la vie animale par opposition à la vie humaine et d'autre part au sens de la vie nue par opposition à la vie spirituelle.* Tout se passe comme s'il était possible de comprendre la vie se distinguant entre vie animale et vie humaine, mais aussi comme étagée au sein de l'existence humaine, puisqu'elle pourrait se maintenir à un niveau seulement vital. Pourtant, c'est bien le même terme qui est utilisé dans les deux cas, un seul mouvement de l'existence qui se laisse distinguer en trois mouvements.

– Il faudra alors réévaluer la place qu'occupe la mort, comme révélatrice de la finitude, dans la pensée de Patočka. Les accents heideggériens sont en effet indéniables, et il n'est pas possible de les gommer pour affirmer que sa philosophie constitue un tournant unilatéral vers la vie. Toutefois, à y regarder de plus près, la mort serait davantage un élément déclencheur que l'élément décisif du troisième mouvement et son terme. Par ailleurs, la mort n'est pas la seule épreuve capable de nous ébranler et donc de nous amener à la dimension spirituelle de notre existence³.

– Car la vie est liée au mouvement, et le mouvement est toujours corporel. Or, dans la mesure où il ne se clôture pas, le troisième mouvement est éminemment vivant et toujours corporel. Vie et mouvement sont pour ainsi dire co-impliqués par leur dimension corporelle.

² Nous faisons bien sûr allusion à son *Platon et l'Europe* (trad. Erika ABRAMS, Paris, Verdier, 1983), qui est traduit en français, tandis que son *Aristote, ses prédécesseurs et ses successeurs*, ne l'est malheureusement pas à ce jour.

³ Voir sur ce point Erazim KOHAK, *Philosophy and Selected Writings*, Chicago, The University of Chicago Press, 1989. En particulier « A Philosophical Biography », p. 134.

– Au sein du troisième mouvement de l'existence, le retournement par rapport à Heidegger porte au moins sur deux plans que nous examinerons successivement : d'une part, l'existence ne se découvre pas comme mienne (*Jemeinigkeit*), mais comme dévouée et comme percée vers les autres et, d'autre part, pour Patočka, l'authenticité ne se joue pas dans l'être vers la mort, mais dans le véritable sens supérieur de l'existence humaine comme dévouement. Ainsi peut-on comprendre la reprise des deux premiers mouvements en insistant sur le caractère cyclique ou spiral des mouvements de l'existence. Le troisième mouvement devrait donc moins être compris comme une sortie unilatérale des deux premiers et un mépris de ceux-ci, que comme leur reprise par la voie de la problématisation (reprise de type kierkegaardien) ou par un retour au premier mouvement.

Certes, nous pouvons nous demander si cette accentuation de l'être pour la vie chez Patočka n'est pas une lecture d'un mouvement parallèle, mais pour ainsi dire secondaire de son œuvre, la tonalité principale et essentielle restant du côté de l'être pour la mort. L'être pour la mort ne serait-il pas toutefois le moment principal de la pensée de Patočka, l'être vers la vie n'étant qu'un moment parallèle et secondaire ? Il serait possible d'insister sur le rôle de la mort dans le passage au troisième mouvement de l'existence, ou de montrer à quel point l'existence authentique demeure foncièrement celle du dévouement et combien sont insuffisants les deux premiers mouvements⁴.

De la vie biologique à la vie humaine

À y regarder de plus près, la vie biologique peut être précisée comme vie biologique animale et comme la dimension biologique de toute vie humaine.

La vie humaine et la vie animale

D'une part, Patočka distingue la vie biologique ou la vie animale, qui se caractérise par une fermeture et ne connaît pas l'ouverture à soi et aux choses, car seule la vie humaine se caractérise par une existence comme mouvement et par trois mouvements de l'existence.

Patočka oppose en effet sa thèse à celle des « humanistes »⁵, ceux-ci conçoivent la vie humaine sur la base de la vie en général. Selon eux, l'homme aurait, comme tous les vivants, à rechercher l'harmonie, la jus-

⁴ Voir Pavel KOUBA, « Le problème du troisième mouvement. En marge de la conception patočkienne de l'existence », in Renaud BARBARAS (dir.), *Jan Patočka, Phénoménologie asubjective et existence*, Paris/Milano, Mimesis, 2007, p. 183-203.

⁵ Voir à ce sujet Jan PATOČKA, « Équilibre et amplitude dans le monde », in *Liberté et Sacrifice*, Grenoble, Jérôme Millon, 1990, p. 27-39.

tice, l'équilibre et le bonheur au sein de la vie ordinaire qu'il partage avec les vivants. Dès lors, il est correct de qualifier cette philosophie d'optimiste, puisqu'elle considère la vie dans une perspective sereine, positive et pragmatique. Simplement, dans la mesure où son équilibre est plus fragile et plus complexe à trouver pour l'homme que pour les autres vivants, il se fourvoie parfois dans des considérations oiseuses. Mais en réalité, les écarts à l'égard de l'harmonie et du bonheur sont à attribuer soit à des insuffisances de l'esprit compris comme intellect, soit à des institutions inadéquates, car insuffisamment raisonnables. La fragilité humaine tient au fait qu'elle n'a pas encore atteint le but auquel elle tend intégralement : son harmonie. « L'homme est un être qui n'a pas encore trouvé l'équilibre naturel que la vie même donne à tous les autres êtres vivants en assignant à leur existence une forme stable et invariable⁶. » Ce que Patočka reproche avant tout à cette conception qu'il qualifie d'utopie humaniste, c'est de définir et d'enclorre l'homme dans une forme de vie invariable. Les humanistes défendent la thèse d'une force attirante, une perfectibilité infinie, un progrès constant et un développement illimité de la part rationnelle, de la part lumineuse que porte la rationalité.

On peut toutefois s'étonner de la version maximaliste de la position humaniste qu'adopte Patočka alors même qu'il prend la précaution de dire que les deux pôles qu'il décrit connaissent de nombreuses variantes quant à leur motivation et leur orientation. En effet, d'une part, toute version continuiste de la vie humaine et de la vie animale ou biologique ne permet pas de dégager une position optimiste et de tabler sur un *happy end* dans la recherche de l'équilibre et de l'harmonie. « L'homme jouit à l'avance de la satisfaction d'une victoire qui pour lui ne sera jamais effective, mais qui l'amène à se projeter loin en dehors de soi⁷. » Or, la thèse continuiste de la vie peut bien reposer au contraire sur un agnosticisme des fins, une incertitude angoissée quant à cette future victoire, dans la mesure où justement ce qui est gagné avec la forme consciente de vie, c'est l'irrésolution, une insatisfaction et un tel degré de complexité et de complication dans la quête de l'équilibre que celui-ci ne peut jamais être qu'approché, mais qu'il pourrait aussi bien se retourner contre la vie elle-même. C'est la thèse que défend Jonas dans une perspective continuiste et pas pour autant optimiste. De même pourrait-on ranger Nietzsche parmi ces penseurs continuistes, sans pour autant le créditer d'une quelconque anticipation d'une issue heureuse de l'histoire humaine. En revanche, Patočka souligne que toutes les positions quant à l'intranquillité de l'âme⁸ ne confinent pas au

⁶ Jan Patočka, *Liberté et sacrifice*, op. cit., p. 25.

⁷ Jan Patočka, *Liberté et sacrifice*, op. cit., p. 34.

⁸ Voir à ce sujet Catherine Chalièr.

tragique (avec Socrate et Pascal par opposition aux figures plus tragiques de Kierkegaard, Dostoïevski et Nietzsche). La dissociation entre continuité au sein du vivant et perfectibilité infinie de l'humain mériterait donc à notre sens d'être davantage accentuée.

La deuxième perspective sur la vie de l'homme fait au contraire des ratés et des anormalités, des douleurs, des privations et des épreuves, l'affaire constante des possibilités humaines. Dans ce cas, le nocturne ne s'oppose plus au diurne comme à son contraire, mais devient sa part constitutive. Alors, c'est la part tragique qui doit être assumée comme humaine plutôt que comme un écart contingent à la norme. « L'essence propre de l'homme est telle qu'il lui est impossible de parvenir à l'équilibre et à la clôture sur soi si ce n'est par la déchéance en se reniant lui-même⁹. »

Contrairement à Heidegger, Patočka n'oppose pas de manière univoque la vie animale et la vie humaine, car en prenant en considération la corporéité, il s'attache aussi à décrire les besoins spécifiques et constitutifs de notre humanité¹⁰.

La vie nue et la vie spirituelle

S'ajoute ou se reporte sur cette distinction entre la vie animale et la vie humaine, celle de la vie nue et de la vie proprement humaine, à savoir spirituelle. La vie nue est celle des hommes qui s'en tiennent à un niveau naïf et purement vital de leur existence, c'est-à-dire à une vie liée à la nécessité des besoins physiques, psychologiques et affectifs. La vie proprement humaine en revanche atteint un sens tout autre et supérieur.

Patočka distingue la vie humaine et la vie animale, et les articule par le biais d'une conversion ou d'une séparation, d'un *chorismos* de type platonicien. Il est héritier de Husserl et de sa conception de l'humain comme visée théorique et rationnelle.

⁹ Jan Patočka, *Liberté et sacrifice*, op. cit., p. 31. Il faut souligner que Patočka entretient un rapport ambigu à la notion de perversion. En effet, selon lui, la perversion coïnciderait avec le manque d'ouverture, c'est-à-dire avec un blocage sur les deux premiers mouvements de l'existence. La conversion en revanche consisterait à passer à un niveau de sens supérieur et inédit au sein des deux premiers mouvements. La philosophie ne propose donc pas une version pervertie, mais amplifiée de l'existence.

¹⁰ Par vie animale, il faut bien sûr entendre la vie des animaux et la vie au sens purement biologique en l'homme. Si Patočka s'accorde avec Heidegger, contre Jonas, pour séparer radicalement la vie des animaux de la vie humaine, en revanche, il se démarque de lui pour articuler en l'homme la vie biologique et la vie spirituelle, sur le mode non pas de la continuité mais de la conversion. Ainsi peut-on dire que Patočka apparaît comme un intermédiaire entre Heidegger et Jonas, plus continuiste que le premier et moins que le second. Il serait plus proche à cet égard de Arendt dont il se revendique d'ailleurs à plusieurs reprises lorsqu'il induit une comparaison entre son premier mouvement de l'existence et l'activité laborieuse, le travail.

Maintenant, il est possible de rapporter ces deux conceptions de la vie humaine aux trois mouvements de l'existence humaine que Patočka comprend elle-même comme mouvement. Voyons de plus près ce qu'il en est, même si nous ne pouvons que présenter une synthèse fort simplifiée de cette question des trois mouvements de l'existence particulièrement centrale dans sa pensée.

Patočka décrit l'existence comme mouvement et ce mouvement en laisse apparaître trois qui sont étroitement liés quoique distincts. Centré sur le passé, le premier mouvement qu'il qualifie d'enracinement est marqué par l'acceptation réciproque des nouveaux-venus et de ceux qui les accueillent, un mouvement de mise à couvert, marqué par la présence première des autres. C'est le mouvement de la prise en compte des besoins affectifs et corporels de chacun, le mouvement de l'intimité marquée par un amour biologique qui assure une chaleur première à l'existence.

Le deuxième mouvement de l'existence est corrélatif du premier ; lui aussi constitue une mise à couvert de l'existence alors même qu'il se caractérise par l'insertion concurrentielle qui s'impose à la prise en charge des besoins vitaux, des besoins biologiques. C'est le mouvement par lequel l'existence cesse de se cantonner à la sphère intime pour aller au-dehors, dans des lieux hostiles où les rôles sont interchangeables et les individus substituables. Ce mouvement caractérisé par le travail est qualifié de mouvement d'insertion. Or, tout le paradoxe de cette vie est qu'elle est d'emblée historique dans la mesure où elle s'auto-élabore comme « relèvement *dans le temps par le temps et au-dessus du temps* »¹¹. Ce processus par lequel la vie semble se construire dans l'enroulement, dans le constant dépassement imminent, est donc à la fois précurseur d'un troisième mouvement et du risque que la spirale se bloque en une boucle fermée. Toutefois, cette clôture est pour ainsi dire le mouvement naturel et inertiel de la vie que Patočka qualifie de naïve, car elle tend à s'enliser en elle-même et à refuser de voir ce qui la met en question et lui fait courir un risque. En effet, la vie naïve découvre en elle un besoin d'appui extérieur par-delà sa prétention à l'infinitude et à l'inépuisabilité, elle découvre qu'elle est marquée par la finitude. Alors, sa tentative à ce moment pourra être de trouver un absolu extérieur à elle qui lui offre un appui, le plus souvent religieux. Mais, pour Patočka cette quête s'avère rapidement illusoire, car l'absolu comme tel est intégralement contenu dans le fini. La finitude s'absorbe donc elle-même en quelque sorte dans un appui prétendument extérieur.

¹¹ Jan Patočka, *Qu'est-ce que la phénoménologie ?*, traduit par Erika Abrams, Grenoble, Jérôme Millon, 1995, p. 119.

Patočka semble distinguer la vie immédiate et infinie dans toute sa plénitude et la vie philosophique. La première est celle des « véritables héros¹² » : pour eux la vie apparaît comme inépuisable et pouvant toujours être accrue. Il semble que cet héroïsme relève de la vie pré-philosophique, mais aussi pré-historique, puisque Patočka la situe dans un cadre pré-socratique. Il ne pourra y avoir de véritable regard théorique qui unifie le monde qu'à partir de la philosophie. Toutefois, il faut noter que le mythe ne parvient pas à occulter les questions qu'il prétend éluder. C'est ainsi que la vie qui entend situer chaque être dans la longue chaîne d'acceptations, dans la longue chaîne de ceux qui nous ont acceptés et de ceux que nous avons acceptés ne peut pas s'en tenir à la vie qui s'auto-consomme dans le travail et les besoins individuels : « le mouvement ténébreux de l'acceptation [...] à son tour semble se référer au mouvement plus fondamental encore, par lequel tout l'étant de notre jour procède de la nuit non individuée¹³ ». Patočka désigne cette longue chaîne de « continuum génératif¹⁴ ». Mais il y a aussi, à côté d'elle, la vie héroïque du philosophe qui assume la finitude de la vie dans une clarté ultime. Autrement dit, le philosophe fait preuve de l'héroïsme qui consiste à voir ce que la vie naïve esquivait alors même qu'elle le pressent, à savoir que son destin est d'assumer une liberté qui ne connaît pas de repos, pas de point d'appui définitif et pas de salut.

Selon Patočka, les « humanistes » pourraient se contenter des deux premiers mouvements de l'existence humaine pour comprendre la vie humaine comme enroulée sur ses besoins vitaux, même s'ils prennent une dimension médiante avec l'humain qu'ils ne connaissaient pas au niveau instinctuel de la vie animale. Que les besoins soient médiatisés par des tâches et des rôles sociaux, qu'ils soient médiatisés par le travail et une concurrence dans le monde extérieur ne change rien au fait que la vie nue est leur principale motivation.

Alors, les deux premiers mouvements de l'existence humaine sont ceux d'une vie retenue le plus souvent captive d'elle-même, c'est-à-dire une vie captée par ses nécessités quotidiennes et par l'entretien de la vie, ceux d'une vie nue dans laquelle les besoins sont prépondérants et peuvent enchaîner la vie à elle-même en la rendant esclave de ses tâches. Sans parler d'inauthenticité, mais plutôt de quotidienneté, Patočka insiste sur le fait qu'il s'agit d'une vie nue essentiellement liée au ronron ou au train-train du jour le jour, à l'esclavage du maintien de la vie. Or, le passage à l'histoire

¹² Jan Patočka, *Liberté et sacrifice*, op. cit., p. 21.

¹³ Jan Patočka, *Essais hérétiques*, traduit par Erika Abrams, Paris, Verdier, 1990, p. 43.

¹⁴ Jan Patočka, *Essais hérétiques*, op. cit., p. 60.

coïncide avec le moment où la grande « maisonnée », pour reprendre un terme arendtien, la grande communauté qui apparaît au sein de cette accaparement par la vie, est mise en question et devient problématique. En effet, c'est dévoiler le mouvement paradoxal au sein duquel l'apparition de ce monde naturel, l'apparition de l'univers et de la vie qui s'y insère, est mise en question.

Enfin, le troisième mouvement de l'existence donne rétrospectivement leur sens aux deux premiers.

La vie humaine se caractérise en effet par une liberté d'être ou de ne pas être plus que ce qu'il paraît, par la liberté de sortir des apparences pour atteindre l'être comme tel. Patočka souligne tantôt qu'il s'agit d'une possibilité dont tous ne sont pas capables, tantôt du destin de tous et de chacun, d'une question à laquelle nul n'échappe mais que certains peuvent tout au plus refuser et occulter.

Et cette séparation distingue le troisième mouvement des deux premiers. Tandis que les deux premiers mouvements sont marqués par le maintien de la vie et sa conservation, le troisième apparaît comme une rupture : il brise la logique et l'enchaînement pour ouvrir à une liberté authentiquement humaine. Patočka parle alors de conversion : « Sans forcément disparaître, le sens modeste et rassurant, change de face – il devient problématique, aussi énigmatique que tout le reste. [...] La vie s'est renouvelée, et c'est tout dès lors qui apparaît sous un jour nouveau. Les écailles tombent des yeux de l'homme libre, non pour qu'il voie de *nouvelles choses*, mais pour qu'il voie les choses *d'une manière nouvelle*¹⁵. » En effet, avec l'ébranlement, qui en est pour ainsi dire le seuil et qui caractérise ce mouvement de liberté, le troisième mouvement est essentiellement marqué par l'ouverture, que Patočka nomme par opposition aux deux premiers la déclôture ou encore l'amplitude. « L'amplitude est là où l'homme laisse derrière lui le plan quotidien où la vie est le plus souvent et majoritairement retenue captive, le plan de la non-vérité de sens rassis qui ferme les yeux sur les véritables sommets et les périls de notre existence ; là où l'on va, le front serein, au-devant de ce que fuit la craintive médiocrité humaine¹⁶. » Alors que la vie nue se caractérise par le refus de voir, la vie dans la déclôture assume et soutient le regard de la nuit¹⁷.

La vie dans l'amplitude, qu'il ne s'agit pas de confondre avec la vie intense (qui caractérise la mystique ou l'enthousiasme que peuvent connaître aussi les vies dans l'équilibre) ou avec la vie extraordinaire ou

¹⁵ Jan PATOČKA, *Essais hérétiques*, op. cit., p. 63.

¹⁶ Jan PATOČKA, *Liberté et sacrifice*, op. cit., p. 33.

¹⁷ « Toute vie – comportement ouvert (ouvert à autrui, aux choses, à l'ouverture même). » (Jan PATOČKA, *Papiers phénoménologiques*, traduit par Erika ABRAMS, Genève, Jérôme MILLON, 1995, p. 160).

exceptionnelle (car il n'y a rien de plus ordinaire que la recherche de l'extraordinaire), est essentiellement marquée par la sortie et la rupture du quotidien. Et cette rupture s'opère lorsque l'on affronte l'inquiétant, l'irréconcilié et l'énigmatique, et les limites en sortant de la quiétude harmonieuse. Il est impossible de faire l'économie de ce lieu difficile pour qui cherche la vérité ; ce qui ne veut évidemment pas dire qu'une certaine vérité n'est pas à trouver aussi dans les lieux de la vie quotidienne.

L'existence comme mouvement unique

C'est à partir des notions d'ouverture et de clôture, d'amplitude et d'enclave, que nous pourrions évaluer quelle dimension de la vie se joue. En effet, pour Patočka, la vie est marquée par le mouvement et seul un mouvement ouvert la caractérise. Paradoxalement toutefois, la « vie nue » opère une boucle, un encerclement sur elle-même, un enfermement qui la mine, mais ce qui mine tout autant le mouvement d'ouverture sera de ne pas se comprendre comme déclôture, comme relatif aux deux premiers mouvements, comme immédiatement ouvert. Toute la question qui se pose alors est celle de l'articulation, du passage et de la reprise de la vie biologique au sein de la vie humaine. Ne peut-on comprendre chaque mouvement comme possiblement ouvert ou fermé ? C'est en tous cas ce que l'on peut très clairement lire dans le deuxième mouvement, qui comprend comme issue quasiment inévitable la possibilité de sa décadence et de son fourvoisement.

La place de la mort ou du négatif dans la vie

Certes, comme nous l'avons dit, Patočka opère un tournant par rapport à Heidegger et son être pour la mort ; toutefois, il ne faudrait exagérer celui-ci car Patočka maintient (nous sommes dans les années 1960) l'idée d'une facticité comme face-à-face assumé avec le néant. La vie est une vie vers la fin. Telle est sa finitude, c'est à cela qu'est due sa limite intérieure. Les techniques médicales qui pensent pouvoir aménager la mort, sa date et ses modalités, n'ont pas pour autant résolu ce problème : elles ont simplement vidé de son sens la finitude. Tout être humain est en effet amené à vivre la mort dans la vie, à vivre de manière finie, toute autre manière de vivre étant impossible.

Pour désigner les nombreuses expériences et épreuves qui sont au principe de la vie spirituelle, c'est-à-dire les déclencheurs du troisième mouvement, Patočka parle de négatif pour les formes les moins violentes et les moins traumatisantes. Ce peut être un ensemble de contradictions internes, les déceptions d'une vie qui ne tient pas ses promesses, la saturation d'une logique fonctionnelle au sein des rôles sociaux..., mais aussi de manière plus rude et plus brutale la mort subite ou l'effondrement de toute

une société. Patočka considère donc la mort de l'autre, et pas seulement le mourir heideggérien, comme expérience engageant l'ébranlement de la vie tranquille et le déracinement du sol ferme.

Le mouvement est corporel et ouvert

Notre existence est essentiellement corporelle, incarnée, et notre corps propre en tant que corps vivant, corps capable de se mouvoir, corps sur lequel nous avons un pouvoir, est le fondement de toute vie d'expérience¹⁸.

C'est dans la mesure où Patočka pense le mouvement de l'existence comme corporel qu'il réplique doublement à Heidegger. D'une part, parce que la corporéité demeure un impensé de l'analytique existentielle. D'autre part, parce que le corps est pensé chez Patočka comme devenir et ainsi comme ouverture essentielle et continue aux autres et au monde. Alors, quelle que soit la prégnance de la mort sur l'advenue du troisième mouvement, elle n'inverse pas l'orientation corporelle d'une plus grande amplitude.

« La réalisation de la vie propre elle-même, c'est-à-dire son déroulement, son accomplissement progressif, est quelque chose de corporel¹⁹. » Or, cette ouverture et la non-clôture sont des caractéristiques de la vie comme attachement, lutte et dévouement. Dans la mesure où le mouvement de l'existence à travers ses trois moments est corporel, et où l'existence ne peut se comprendre que comme mouvement, Patočka désigne le mouvement de l'existence comme « devenir-corps²⁰ ». Or, ce devenir est marqué par une sorte de rythme dialectique qui conserve les moments précédents. Tout d'abord, le devenir-corps assume le niveau fondamental de la synthèse organique qui nous met, comme tous les vivants, à part des choses inorganiques et non-vivantes ; ensuite, le niveau du moi comme énergie subjective irréfléchie et orientée vers le monde.

« Le corps personnel n'est pas une chose dans l'espace objectif. Il est une vie qui, par elle-même, est *spatialement*, qui *produit* sa propre localisation, qui se rend elle-même spatiale²¹. » Le corps personnel, que Patočka distingue à la fois du corps impersonnel (celui qui nie explicitement tout rapport avec les première et deuxième personnes en généralisant la perspective de la troisième personne) et du corps en troisième personne (qui s'articule aux première et deuxième personnes), n'est pas une chose parmi d'autres : ce qui le caractérise, c'est son être en relation, il est un se-rapporter-à.

¹⁸ Jan Patočka, *Papiers phénoménologiques*, op. cit., p. 107.

¹⁹ Jan Patočka, *Papiers phénoménologiques*, op. cit., p. 92.

²⁰ Jan Patočka, *Papiers phénoménologiques*, op. cit., p. 93.

²¹ Jan Patočka, *Papiers phénoménologiques*, op. cit., p. 59.

Dès lors, ce qui fait le rapport subjectif suppose un détour par l'étranger. Alors, le corps propre ou spatialité corporelle est le point à partir duquel tout le reste est aperçu, puisque c'est par lui que s'ouvre l'espace. Et cette orientation du moi vers le monde est autant une ouverture permettant la rencontre du monde et des autres en présence (c'est-à-dire des autres qui seront autant de « tu »), qu'elle ne fournit la condition d'un retour à soi au terme de cette rencontre. Or, ce n'est que dans ce retour à soi que naît le « je » explicite, puisque, selon Patočka, le sujet n'est pas une représentation idéaliste, mais ce qui se détermine par son engagement dans le monde.

Ainsi, l'ego n'est autre que l'être propre en fonction et corporel, c'est-à-dire un horizon de champs sensoriels et un champ d'action. Par ce choix du terme de champ plutôt que de corps propre, Patočka désigne clairement l'ouverture de l'ego, l'ouverture corporelle tant par ses perceptions que par son action.

Le vivre d'expérience est comme une trame tendue entre deux horizons : l'un est le moi, l'autre le monde. Le vivre est pour ainsi dire une manière d'explicitation de ces horizons, ayant cette particularité que pour m'expliquer moi-même, il me faut d'abord prendre pied sur le sol du monde et de ses choses, avant, dans un second temps, de faire retour à moi²².

Le mouvement corporel est bien celui de la vie, de l'amplitude par la création de possibles qui rencontre les interpellations du monde. L'orientation corporelle apparaît alors comme une manière de comprendre d'intentionnalité husserlienne au sein de la vie²³. « Vivre dans des horizons, c'est élargir infiniment la réalité, sans pour autant la quitter. Cette manière de vivre dans des possibilités, comme s'il s'agissait de réalités, est caractéristique de la vie humaine²⁴. »

Le troisième mouvement comme orientation pratique

Le troisième mouvement est lié aux autres et, en les reprenant de manière pratique, il ne se cantonne pas à la philosophie comme regard théorique. Si l'on comprend le troisième mouvement comme celui au sein duquel advient la problématicité, alors les deux premiers mouvements peuvent être repris comme problématiques. C'est donc l'héritage husserlien qui est ici en question. La rationalité découverte au sein du troisième mouvement doit-elle se laisser entendre comme strictement philosophique, ou est-elle au contraire une rationalité ouverte et problématique qui peut alors

²² Jan Patočka, *Papiers phénoménologiques*, op. cit., p. 63.

²³ Sur ce point voir Renaud Barbaras, *Introduction à une phénoménologie de la vie*, Paris, Vrin, 2008, p. 104.

²⁴ Jan Patočka, *Papiers phénoménologiques*, op. cit., p. 65.

s'engager dans la reprise des mouvements de l'enracinement et du travail ? La philosophie aurait un certain privilège quant à sa capacité de nous conduire vers la problématicité, mais elle n'en serait pas la voie exclusive. Comme pour la mort qui peut être l'épreuve privilégiée, mais non exclusive de la finitude (on note à côté d'elle l'épreuve saturée du quotidien, l'art et la religion), la philosophie serait le lieu privilégié et le déclencheur le plus efficace de la vie problématitante.

« En parlant de “vie spirituelle”, on pense aussi à l'art et à la religion, voire à la vie active ; vécue dans le sacrifice, le dévouement et la responsabilité, on pense aussi à l'établissement d'institutions sociales telles que le droit, etc²⁵. » Certaines formes de vie semblent plus propices que d'autres à une attitude problématitante, même si aucune n'en est exclue.

Toutefois, si toutes les activités humaines peuvent s'exercer de manière problématique, il va de soi que corrélativement la philosophie peut s'exercer de manière a-problématique et même dogmatique ou idéologique (notamment lorsqu'elle se comprend comme le commentaire des œuvres du passé et qu'elle évite alors de se comprendre comme vivante, c'est le cas du philosophe de type intellectuel, par contraste avec le spirituel²⁶), ou se maintenir dans un dogmatisme unilatéral (une forme positive de platonisme ou de métaphysique, ou une forme de nihilisme), ou enfin prôner la problématicité comme une réponse ou une posture (et donc lorsqu'elle quitte la problématicité pour le scepticisme dont elle fait un dogme à son tour). Cette philosophie ouverte et vivante n'est autre que la phénoménologie : « La phénoménologie est de montrer la voie qui mène des thèses sclérosées, dépourvues de tout contenu vivant, jusqu'aux sources vives de l'expérience auxquelles la pensée s'abreuve d'un contenu nouveau²⁷. » Mais il va sans dire que la phénoménologie elle-même peut se faire école de psittacisme et perdre sa vitalité. À nouveau, pas plus la philosophie que les autres activités humaines ne garantit l'attitude problématitante, mais pas davantage non plus elle ne peut l'exclure : l'activité philosophique (ou intellectuelle) peut-être un simple gagne-pain et ainsi un rôle social parmi d'autres, elle apparaît alors comme une version fermée du troisième mouvement, comme une occultation de la problématicité²⁸.

²⁵ Jan PATOČKA, *Liberté et sacrifice*, *op. cit.*, p. 248.

²⁶ C'est ainsi que l'on peut parler de la vie de l'histoire. « Les éléments vivants sont ceux qui se développent, ceux qui ont des perspectives d'avenir, ceux qui refoulent les survivances caduques des époques révolues. » (Jan PATOČKA, *Liberté et sacrifice*, *op. cit.*, p. 216).

²⁷ « La phénoménologie du corps propre », in Jan PATOČKA, *Études phénoménologiques*, n°1, 1985, p. 41.

²⁸ Voir notamment à ce sujet Jan PATOČKA, *Liberté et sacrifice*, *op. cit.*, p. 244. L'homme spirituel « possède un savoir sur les expériences négatives qu'il ne perd jamais de vue, à la différence de l'homme ordinaire qui cherche à les oublier et, instinctivement,

Pourtant, cette occultation ne peut être qu'illusoire, car lorsque l'expérience du déracinement ou de l'ébranlement a eu lieu, l'homme spirituel n'a plus le loisir de l'esquiver. C'est ce qui fait que la philosophie est à la fois dans et en dehors du monde.

Alors, il faut souligner que la vie spirituelle ne peut que rejoindre la vie nue, dont elle ne se distingue absolument pas de l'extérieur et sur un plan objectif. C'est pour cette raison que Patočka parle de conversion : rien n'a changé, mais rien n'est plus pareil. Alors, c'est la vie donnée, la vie des deux premiers mouvements de l'existence qui doit être reprise. « Il me semble parfois que le dernier mot de la vie spirituelle soit simplement de nous ramener au point de départ : à la vie donnée, au-delà de laquelle il nous serait impossible de pénétrer²⁹. » On peut souligner l'hésitation de Patočka qui se montre particulièrement prudent dans son hypothèse d'être vers la vie, mais celle-ci peut recevoir du renfort d'autres textes qui insistent sur le fait que le sol ébranlé ne s'identifie pas avec la complaisance dans l'ébranlement. Cet événement apparaît plutôt comme continuellement subi ; et vouloir s'y maintenir consisterait à adopter une posture et jouer un rôle. En effet, le troisième mouvement ne peut que se pervertir s'il s'enferme en lui-même. Assumer et soutenir la problématique ne peut signifier s'y installer : « si nous voulons prêter l'oreille au négatif qui se fait entendre tout d'un coup, aller jusqu'au bout du chemin qu'il nous indique, cela voudrait dire que plus rien ne nous dirait rien, plus rien ne nous convierait à un faire, à une action ou à une réaction, que nous resterions donc suspendus dans le vide. On ne peut pas vivre comme ça³⁰ ! ». C'est donc bien la vie qui rappelle à elle, qui convoque à nouveau au-delà de l'ébranlement à reprendre le chemin de la vie nue qui est cette fois dépouillée de sa naïveté et qui est dès lors décillée.

Et en effet, que serait une vie spirituelle clôturée sur elle-même, sinon une contradiction dans les termes, sinon cette belle-âme que se joue Ivanov³¹ ?

Par contre, une ouverture du troisième mouvement, ou plus exactement le mouvement de percée en tant qu'il est ouvert et ne se renie pas lui-même, ne peut qu'être celui de l'accueil de la vie des autres, dévouement à leur égard, et ne saurait l'être que de manière abstraite s'il n'était pas

à passer outre » (Jan Patočka, *Liberté et sacrifice*, op. cit., p. 247). Par l'homme ordinaire, Patočka ne désigne pas des personnes spécifiques, mais ceux qui s'en tiennent à la vie nue, à la vie ordinaire. Corrélativement, le troisième mouvement n'est pas l'affaire d'une élite, mais le propre de chacun et le destin de tous.

²⁹ Jan Patočka, *Liberté et sacrifice*, op. cit., p. 250.

³⁰ Jan Patočka, *Liberté et sacrifice*, op. cit., p. 246.

³¹ Voir « Ivanov », dans Jan Patočka, *L'écrivain, son « objet »*, traduit par Erika Abrams, Paris, POL, 1990.

accueil de l'autre et des autres dans leur corporéité. Ainsi par exemple en est-il du retour au mouvement de l'enracinement lorsqu'il s'agit d'accueillir l'enfant, mais aussi dans l'amour érotique, l'amour entre adultes, que Patočka considère comme la reprise de l'amour biologique (celui qui nous fut donné au sein de l'acception initiale).

Autrement dit, le troisième mouvement, dans son ouverture, mène au soin de l'âme et pas à son isolement ou à son épuisement solitaire. Reprenant ici le projet socratique de Platon, Patočka décline ce soin de l'âme en trois temps : celui de la connaissance (issu de Démocrite), celui de la communauté et celui du soin de soi³².

³² Voir à ce sujet *Platon et l'Europe*.